Témoignages

La seconde guerre mondiale vue à hauteur d'enfant

Ils se prénomment Yves, Micheline, Georges, Michel, Colette, Mona et Jacques, et sont (ou ont été) membres de notre association. Nous leur avons demandé de se souvenir de leur enfance, qu'ils ont en commun d'avoir vécu durant la seconde guerre mondiale.

Bien sûr, ils n'étaient âgés que d'à peine quelques années lorsque les troupes allemandes envahirent la France et que s'installa le régime de Vichy. Qui plus est, quatre-vingt ans se sont écoulés. Néanmoins, leurs souvenirs de cette période sont étonnamment vifs et précis. L'expérience de la guerre et de l'Occupation, il est vrai, n'est pas de celles qui s'oublient facilement.

Même si, enfants, la plupart d'entre eux ne se connaissaient pas, et qu'ils habitaient des lieux différents (la Manche, la Seine-inférieure, l'Eure, mais aussi la région parisienne ou le Gers), leurs récits, comme on le verra, présentent bien des points communs. L'un d'eux est la peur que souvent, leur inspirait l'occupant allemand, dont la réputation de cruauté et parfois, les exactions bien réelles leur avaient été rapportées par les adultes. Cette peur, cependant, n'interdisait pas toujours les manifestations de curiosité et d'intérêt à l'égard de ces soldats allemands dont certains paraissaient plutôt inoffensifs, sinon même gentils, et qui vivaient au milieu de la population locale, dormant pour beaucoup d'entre eux chez l'habitant. Les témoignages que l'on va lire partagent un autre point commun : le souvenir des difficultés du quotidien, pour se nourrir notamment. Sans doute moins fortement éprouvées à la campagne qu'en ville, elles n'en constituaient pas moins pour toutes les familles sans exception, quelles que soient leurs ressources, une préoccupation majeure, qui mobilisait l'ingéniosité et la débrouillardise de chacun de leurs membres, même des plus jeunes. Un autre point commun, encore, est à remarquer : la guerre, pour l'essentiel, demeurait lointaine, les enfants, mais aussi leurs parents, ne disposant que de bien peu d'informations au sujet de ses évolutions. Il arrivait toutefois qu'elle fasse une irruption brutale et meurtrière dans leur existence, que ce soit à travers l'épisode d'un avion anglais abattu près de leur maison, de maquisards fusillés dans un village voisin ou d'un bombardement allié menaçant leur vie.

Il est encore un dernier point commun qui unit en profondeur ces récits, et c'est peut-être le plus étonnant : nos témoins – et même parmi eux, ceux et celles qui furent confrontés aux situations les plus difficiles et les plus angoissantes – n'ont jamais oublié l'insouciance qui était la leur en ces temps sombres. Ils nous parlent ici, souvent avec nostalgie, des libertés dont ils profitaient parfois, des joies qui étaient les leurs au contact de la nature et pour certains, de l'école, ou encore, des petits bonheurs qu'ils partageaient en famille ou avec les amis. C'est en somme comme si la guerre et ses misères n'étaient jamais parvenues à leur voler complètement leur enfance. Ils savent bien la chance qu'ils eurent à cet égard, comparés à d'autres camarades de leur âge.

*

Première époque : l'Occupation (1940-1944)

« J'avais la chance d'être à la campagne »

Yves Lemieux a 6 ans en 1940. Sa famille – un papa maçon, une maman couturière – vit en Seine-Inférieure à Bénarville, un petit village situé entre Fécamp et Bolbec. Pour le petit campagnard, la guerre se traduit d'abord par le départ précipité de nombreux voisins qui fuient l'envahisseur et par l'étrange sentiment de chaos que créé cet exode. Mais bientôt, passée cette première épreuve, d'autres vont survenir.



Yves à l'âge de 9 ans

La débâcle et l'arrivée des Allemands

Juin 1940. Les envahisseurs approchaient rapidement. Nous étions tous réunis à Bénarville chez mes parents : ma mère, ma sœur de 15 ans, mon frère de 14 ans, avec mes grands-parents qui habitaient aussi le village, trois tantes, mes deux cousins du village d'à côté, ainsi que mon grand-père qui avait 79 ans (c'était la 3e guerre qu'il voyait ! Mais il n'en a pas vu la fin, étant décédé fin 1943). Mon père, lui, n'était pas là, car s'il n'avait pas été mobilisé au début de la guerre ayant été placé en réserve, il avait en revanche été appelé au dernier moment, quelques jours avant l'arrivée des Allemands, pour essayer éventuellement de les arrêter sur la rive gauche de la Seine.

Beaucoup de gens évacuaient vers le sud mais mon père assez clairvoyant, quand il nous avait quitté, avait recommandé à la famille de ne surtout pas partir sur les routes car ça pouvait être dangereux.



C'est pourquoi à l'arrivée des Allemands, nous sommes restés cloitrés dans notre habitation. Même si mon frère Roland avait essayé (mais n'avait pas eu le temps de finir) de creuser un abri derrière un talus sous des arbres, à deux pas de la maison, finalement, nous étions plus en sureté à l'intérieur. Avant l'arrivée des Allemands, leurs avions faisaient du rase-motte et mitraillaient tout ce qui bougeait. Quand on regardait dehors, on voyait un grand panache de fumée noire : c'était les réservoirs de carburant de Port-Jérôme qui étaient incendiés par les Français pour ne pas que les Allemands en profitent. Nous étions un peu effrayés de ce qui allait se passer.

Après quelques accalmies, les troupes allemandes sont passées sur la route devant notre maison en direction de Saint Maclou, un village d'à côté. Motards avec et sans side-car, véhicules blindés plus ou moins légers, automitrailleuses, camions chargés de soldats : avec mes cousins, nous les regardions passer par une porte entr'ouverte. Je ne saurais pas dire combien de temps cela a duré. Puis après, soudain, plus rien. Et ce calme a continué plusieurs jours où nous sommes restés un peu seuls sans savoir vraiment ce qui se passait. Nous n'avions pas la TSF (ce qu'on appelle depuis la radio).



Beaucoup de gens étaient partis, nous avions peu de ravitaillement. Mais à la campagne, avec le jardin, à cette saison-là, cela n'a pas été trop pénible. Mr Noël, un fermier près de chez nous, était parti lui aussi mais ses vaches étaient restées dans les champs et beuglaient à tout va, de ne pas être traites. C'est alors que Roland mon frère est allé tirer leur lait matin et soir. Nous avions ainsi du lait en abondance et il en distribuait aux quelques gens du village restés sur place. Ma mère avait peur que le fermier ne soit pas content à son retour.
Je ne saurais plus dire combien de jours tout cela a duré. Tout doucement les gens qui étaient partis, quelques-uns en voiture ou en vélo, sont rentrés, mais à pied. Ils avaient tout perdu de ce qu'ils avaient emporté. Certains n'avait pas eu le temps d'aller bien loin : la Seine les avait arrêtés, les bacs étaient coulés. Mr Noël est rentré lui aussi et il a remercié Roland pour s'être occupé de ses vaches.

Les Allemands s'installent dans notre village !

Je ne pourrais pas donner de date précise mais il me semble que c'est plusieurs mois après, que des Allemands sont venus s'installer dans le village. Ils étaient cantonnés par réquisition chez les habitants. Ils ne se sont pas installés chez mes parents : nous étions cinq et n'avions pas de place, mon père étant rentré lui aussi, après un périple que j'ai déjà raconté dans le bulletin des Lemieux n° 23. Mes grands-parents ont dû donner asile à deux soldats, dans la chambre de l'oncle Louis qui était prisonnier de guerre. L'école communale à classe unique a été réquisitionnée elle aussi. Nous, les élèves, nous avons été transférés dans la salle de la mairie où notre institutrice a continué de nous faire la classe. Puis quelques mois après, la mairie a été à son tour requise. Alors on nous a installés dans la boucherie du village ! Celle-ci était presque fermée à cause du patron qui était prisonnier de guerre. Son épouse était un peu approvisionnée tout de même et ouvrait un jour par semaine, la viande étant rationnée comme toutes les autres denrées. Les autres jours, donc, le magasin servait de refuge aux écoliers. Mais il était trop petit pour recevoir tous les élèves, donc les plus grands (11 à 14 ans) avaient classe le matin ; quant aux petits dont je faisais partie (6 à 10 ans) nous avions des cours l'après-midi.

Nous n'avons pas trop souffert physiquement de la présence des soldats allemands. Ils étaient assez corrects et se trouvaient plutôt chanceux d'être là que sur le front russe. C'était des hommes d'un certain âge, presque tous des pères de famille.

Un fait qui m'a beaucoup marqué

En fait, je pense que les militaires allemands étaient présents dans un premier temps pour occuper le secteur. Mais ensuite, à partir de 1943, ils ont eu à surveiller les abords de la construction d'une base de lancement de fusées V1 à Tocqueville-les-Murs, le village d'à côté. Le chantier a duré assez longtemps sans être jamais vraiment terminé. Il était formellement interdit d'en approcher.



Pour ce chantier, les Allemands employaient, entre autres, des déportés russes habillés en tenue rayée. Personnellement, je ne les ai vus qu'une seule fois : le camion qui les transportait était tombé en panne dans notre village ; ils les ont fait descendre et les ont parqués dans un petit enclos de ferme, qui était entouré de barbelés à bétail. Leurs gardes étaient, je pense, des SS. Ils ont attendu là assez longuement. C'était le soir. Ils avaient travaillé dur toute la journée. Il faisait chaud. Ils étaient affamés et déshydratés. Les gens du village leur ont apporté des choses à manger et à boire mais les gardes ne voulaient pas qu'ils approchent. Leur arrêt dans le village faisait sensation. Alors est arrivé un gradé, Allemand cantonné dans le village. Il a discuté avec les gardes qui ont autorisé finalement les prisonniers à manger et à boire un petit quelque chose offert par les villageois et à fumer quelques cigarettes, qu'ils se passaient les uns aux autres après en avoir tiré une ou deux bouffées. Ce jour-là, finalement, ils sont repartis à pied. Jusqu'où ? Je ne sais pas où ils étaient basés. Que sont-ils devenus par la suite ? Est-ce que quelques-uns ont survécu au terrible quotidien qui leur était réservé ?

La débrouille

Ma mère était couturière. Elle a donc été réquisitionnée pour aider le tailleur, qui entretenait les uniformes. Elle n'avait pas le choix et ne pouvait pas refuser. Je ne sais plus combien de temps elle y passait mais elle était payée. La première fois qu'elle y est allée, elle avait vraiment peur d'être seule avec des hommes et de plus qui ne parlaient pas un mot de Français. Finalement, ça s'est passé sans incident.

Nous avions des coupures d'électricité. La Compagnie Lebon de Fécamp, qui gérait le réseau avec les Allemands, venait enlever le fusible du poteau électrique qui nous desservait. Ils voulaient cacher la lumière le soir contre des bombardements. Mais un électricien allemand (surnommé dans le village « Bonne Bouille ») passait nous raccorder à nouveau, en grimpant au poteau. En remerciement, les gens lui donnaient quelque chose mais peu (une ou deux patates par exemple), car la nourriture était rare. Mais les soldats allemands, eux non plus, n'étaient pas très bien nourris.

Il y avait aussi les tickets de rationnement et le marché noir. Voici une anecdote. Il n'y avait pas de boulanger dans notre village. Celui de Saint Maclou, à 3 ou 4 kms, venait une fois la semaine avec sa voiture à cheval pour desservir la commune. A chaque début de mois, il récupérait les cartes des tickets de rationnement de pain, que l'on pouvait détacher comme des timbres-poste. Ces tickets étaient distribués à chacun par la mairie. Le boulanger notait sur son calepin pour chaque client la quantité (c'était assez peu) de pain qu'il allait délivrer à chaque passage. Ce jour-là, ma mère va chercher son pain. Elle met les feuilles de tickets dans le fond de son sac, puis donne le sac au boulanger, comme d'habitude (le boulanger récupérait les feuilles lui-même au fond du sac, avant d'y mettre le pain). Elle rentre à la maison et s'aperçoit qu'une feuille de tickets était restée au fond du sac. De bonne foi, elle se dit : « Je lui donnerai la semaine prochaine » . Mais Roland, mon frère, qui était un peu filou et très démerdard, lui dit : « Tu ne vas pas lui donner ! Attends qu'il te la réclame ».



La semaine suivante, c'est Roland qui est allé chercher le pain, car ma mère n'osait pas. Il a payé le pain bien sûr mais le boulanger ne lui a pas réclamé la feuille de tickets manquante. En fait, le boulanger était un peu négligent et ne comptait pas ce qu'on lui donnait. Par la suite, ma mère a continué à lui remettre une feuille de tickets en moins et à chaque fois, ça a passé. C'est Roland qui allait en vélo acheter le pain ailleurs pour ne pas attirer l'attention. Je pense que peut être le boulanger faisait un peu de marché noir et qu'il n'était pas à quelques kilos de pain près. Mais il ne faut pas l'accuser sans preuves.

Cochon fugueur. La viande était assez difficile à trouver autrement qu'avec des tickets ou alors, il fallait recourir au marché noir, mais c'était exclu pour notre famille car on ne roulait pas sur l'or. L'oncle Georges et mes parents avaient donc décidé qu'ils allaient élever un cochon et l'engraisser avec nos restes de nourriture.
Le jeune porc est arrivé chez nous et a été placé dans un petit abri que nous avions dans notre cour. Au début, il avait été mis en semi-liberté. Il gambadait dans la cour et la défonçait légèrement. Mais au fur et à mesure qu'il grossissait, les dégâts qu'il causait en fouillant partout avec son groin, étaient de plus en plus importants. A la fin, la cour était pratiquement labourée.
Mon père l'a alors confiné dans son abri, qui n'était pas des plus solide. Cela n'a pas dû lui plaire d'être prisonnier : il a réussi à défoncer la porte et à s'enfuir. Mais il ne s'est pas contenté de la cour. Il a réussi à partir dans la campagne, sans qu'on s'en aperçoive tout de suite. Lorsque quelqu'un est venu nous avertir (« ce n'est pas votre cochon qui se balade ? »), nous avons suivi les infos sur la direction qu'il semblait avoir prise et l'avons retrouvé près de la ferme Carpentier à 1 km de chez nous. Il se dirigeait vers le bois de Limpiville où on ne l'aurait sans doute jamais retrouvé. Le capturer a été une autre affaire. Mais toute la famille s'y est mise et on y est parvenu. Après quoi, ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'il a été ramené au bercail. Il gigotait et couinait si fort qu'on aurait cru qu'on le tuait. Roland est allé chercher une carriole et un grand sac en jute dans lequel nous l'avons placé. Quelle aventure cela a été ! Quelques jours après, jugeant qu'on en avait assez bavé avec cet animal et qu'il était devenu assez gras, il a été décidé de le passer de vie à trépas. Ce qui fut fait avec l'aide de Mr Noël, le fermier dont Roland avait trait les vaches en juin 40.



La transformation en éléments de nourriture a duré plusieurs jours et après la salaison et les bocaux (les seuls moyens de conserver les aliments à l'époque dans les campagnes), la nourriture nous a permis de tenir plusieurs mois. C'était une époque où la débrouille était de mise. Ma mère allait aussi coudre chez des fermiers mais c'était sous condition, qu'ils la payent en ravitaillement.

Les véhicules au gazogène. Les voitures et autres camions et autocars qui roulaient ne fonctionnaient pas à l'essence, qui était introuvable, mais au gazogène qui était un procédé

utilisant le gaz de bois. Je ne vous parlerai pas de la grande technicité requise pour utiliser ce carburant mais sachez seulement qu'il y avait une chaudière sur le véhicule et un tas d'accessoires bien encombrants et lourds. Il fallait allumer la chaudière et pour pouvoir partir, attendre que la combustion du bois, un peu à l'étouffée, produise du gaz. Et hop ! on pouvait rouler, mais pas très vite car ce gaz n'était pas très énergétique. Au fur et à mesure qu'on avançait, le gaz s'appauvrissait et on devait s'arrêter un peu avant de monter une côte et recharger du bois, vider les cendres et repartir. Bref c'était la galère !



Et en plus, c'était dangereux. Le feu pouvait détruire le véhicule. Un jour, un petit camion fonctionnant au gazogène a pris feu dans notre village. Il transportait des porcs, et de la paille avait été disposée pour que le bétail soit au mieux, sauf qu'une étincelle sans doute sortie de la chaudière a mis le feu à la paille. Le chauffeur s'est arrêté et a réussi à ouvrir l'arrière de la bétaillère. Les cochons, assez nombreux, n'ont pas demandé leur reste. Il n'avait plus qu'à courir après, comme nous l'avions fait pour le nôtre quelques semaines avant. Je n'ai pas su s'il les avait tous récupérés.
Le car qui faisait la navette entre Fauville-en-Caux et Fécamp par la vallée, fonctionnait de cette manière aussi. Il était conduit par Mimile, dont j'ai appris après la guerre qu'il avait été un résistant très actif. Ce car s'arrêtait toujours à Bénarville, au moins pour recharger la chaudière au retour, car il venait alors de monter la côte. Mimile en profitait pour passer voir une copine dont le mari était prisonnier en Allemagne. Là, les mauvaises langues avaient un sujet de conversation.

<u>La présence militaire</u>

Le couvre-feu. C'était l'obligation, instaurée par les Allemands en 1943, de ne pas sortir dans l'espace public, la nuit entre 21h et 5h du matin. C'est justement cette année-là que ma cousine Jacqueline a fait sa première communion à Tourville-les-Ifs. Malgré la guerre et les restrictions, une petite fête familiale fut organisée chez ses parents. Ils avaient une personne de leur village qui était venue aider à faire les repas de midi et du soir. Avant minuit, cette personne ayant fini son travail avait peur de rentrer seule chez elle. « On va vous accompagner ! » ont dit quelques hommes de la famille. Ils sont donc partis à pied à cinq ou six. Il y avait Roland mon frère, l'oncle Marcel Leblond qui habitait aussi le village et deux ou trois autres invités. C'était trop. En plus, ils avaient tous un peu chaud, dans tous les sens du terme. A l'aller, ils avaient marché en silence, sans doute sur les conseils de la dame qu'ils accompagnaient et qui avait ainsi pu rentrer chez elle sans encombres. Mais au retour, le ton

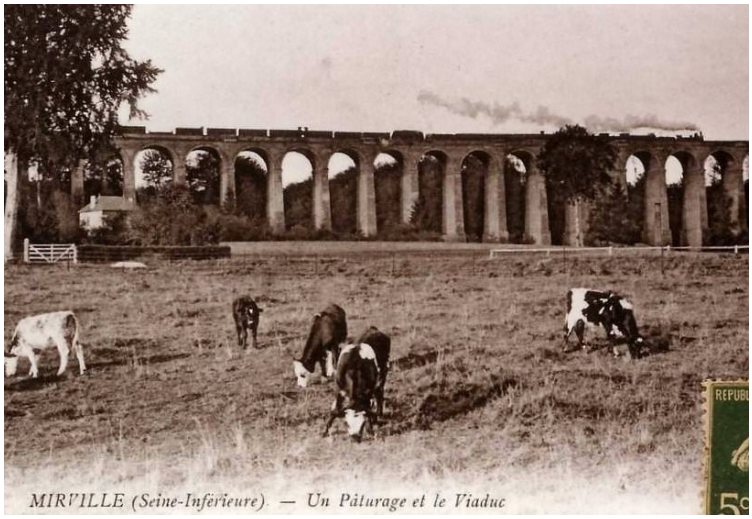
du verbe avait dû monter un peu. En outre, l'oncle Marcel était parti en chemise blanche : ce n'est pas la tenue de camouflage idéale. Vous avez sans doute deviné la suite ! Une patrouille allemande leur est tombée dessus et les a emmenés au poste. Sauf un, qui avait réussi à se cacher et qui était venu avertir la famille. Ça a tout de suite plombé l'ambiance de la fête. Mais finalement, les choses se sont bien terminées : ils sont tous rentrés chez eux, après que les Allemands leur aient fait cirer leurs bottes.

Les combats aériens entre petits avions de chasse. Assez souvent, nous pouvions assister à de véritables batailles entre pilotes de chasse ennemis. C'était très spectaculaire mais dangereux, car les balles perdues des mitrailleuses sifflaient de partout. Mieux valait les voir de loin que tout près ! Cela se terminait souvent par un ou plusieurs des avions qui descendaient en flamme.



Un jour que mon père travaillait dans le cimetière du village, j'étais venu le voir après l'école. Son patron, Mr Renaux, était décédé et papa lui construisait un caveau en vue de ses obsèques proches. Comme c'était tout près de chez nous, je le regardais faire. Et voilà que d'un seul coup, un combat aérien s'engage au-dessus de nos têtes. Nous avons sauté tous les deux dans la fosse et sommes restés accroupis au fond en attendant que cela se passe. Des balles avaient ricoché sur le mur d'une maison toute proche de nous.

Mitraillage. Une autre fois, accompagné de Roland et de ma sœur Mauricette, nous sommes allés au Havre, car j'avais besoin de faire changer mes lunettes. Nous nous étions rendus en vélo à la gare de Bolbec-Nointôt et de là, avions pris le train jusqu'au Havre. Au retour, alors que nous n'étions plus qu'à 3 ou 4 kms de la gare de Bolbec, et comme, sitôt passé le viaduc de Mirville, le train s'engageait dans une excavation, un avion a surgi et a ouvert le feu.



Il n'y a pas eu trop de dommages. En tout cas, le train a pu continuer à rouler. Le premier et le dernier wagon étaient équipés de mitrailleuses avec des Allemands pour les servir mais l'endroit avait été bien choisi par le pilote, car les talus de chaque côté de la voie, cachaient la vue aux Allemands. Je n'ai jamais su s'il n'y avait eu qu'un seul avion, qui a raté sa cible la première fois et qui a ensuite eu le temps de faire demi-tour et de revenir, ou si c'est un second avion qui a surgi, mais le fait est que nous avons bientôt essuyé un second mitraillage. Cette fois, le train s'est arrêté car la locomotive avait été touchée. De la vapeur sortait de plusieurs endroits et le mécanicien était blessé. Nous sommes restés là un long moment, en attendant qu'une autre loco vienne nous secourir et nous tirer d'affaire. Dans le wagon, tous les voyageurs avaient eu la frayeur de leur vie. Pour ma part, je ne m'étais rendu compte de rien, au début, en raison du bruit du train. Je crois que c'est Roland qui nous a alerté, Mauricette et moi. Il était près de la fenêtre et avait dû voir arriver l'avion. Nous nous sommes jetés à plat ventre, ma sœur et moi, et glissés sous les banquettes en bois. A la maison nos parents étaient inquiets. De loin ils avaient entendu le bruit du mitraillage et comme c'était l'heure de notre train, ils avaient craint le pire en ne nous voyant pas arriver à l'heure normale.

Le bilan de l'Occupation pour moi

J'étais très jeune et sans doute un peu insouciant. Ma chance était d'avoir mes deux parents. Beaucoup de mes copains avaient leurs pères prisonniers en Allemagne. Ce devait être plus difficile pour eux. Par rapport à d'autres enfants que j'ai connus plus tard près du Havre, je considère n'avoir pas trop souffert de l'Occupation : j'avais la chance d'être à la campagne.

Yves Lemieux (yveslemieux@free.fr)

*

« Tu me donnes du tabac pour mon pépère ? »

En 1939, Micheline Renouf a 9 ans. Elle habite avec ses parents à Courbevoie en région parisienne. Mais c'est chez ses grands-parents, à Fermanville dans la Manche, où elle passe ses vacances, que la guerre la surprend et la contraint de rester. Les premiers mois de cet exil charmant s'enchaînent dans l'insouciance. Mais voici qu'un beau matin, les Allemands arrivent !

Le récit qui suit nous est raconté par Frédéric, le petit-fils de Micheline :

Une petite « parisienne » en vacances chez ses grands-parents. En 1926, mes arrière-grands-parents ont quitté leur Normandie natale pour La Garenne-Colombes, puis Nanterre en 1928 et finalement, Courbevoie en 1930. Lui, Léon Renouf, était forgeron, né à Tourlaville, et elle, Berthe Lemieux, était du Vicel, issue des Lemieux du Vast. Elle travaillait pour un laboratoire. De leur union naquit en 1930 une fille – ma future grand-mère – qu'ils prénommèrent Micheline. Lorsque cette dernière fut assez âgée, on prit l'habitude de l'envoyer pour les vacances d'été chez ses grands-parents qui vivaient dans la Manche, à Fermanville : elle pourrait ainsi profiter du bon air marin. Les grands-parents avaient une belle maison au hameau es Renouf. Lui, Baptiste Renouf, était un retraité de la marine militaire qui pratiquait désormais la pêche, sa femme Marie, née Lemieux – qui était sa seconde épouse –, se chargeant de vendre ce qu'il rapportait.



Micheline entourée de ses grands-parents Baptiste et Marie et de ses parents Léon et Berthe
(photo prise vers 1936 devant la maison de Fermanville).

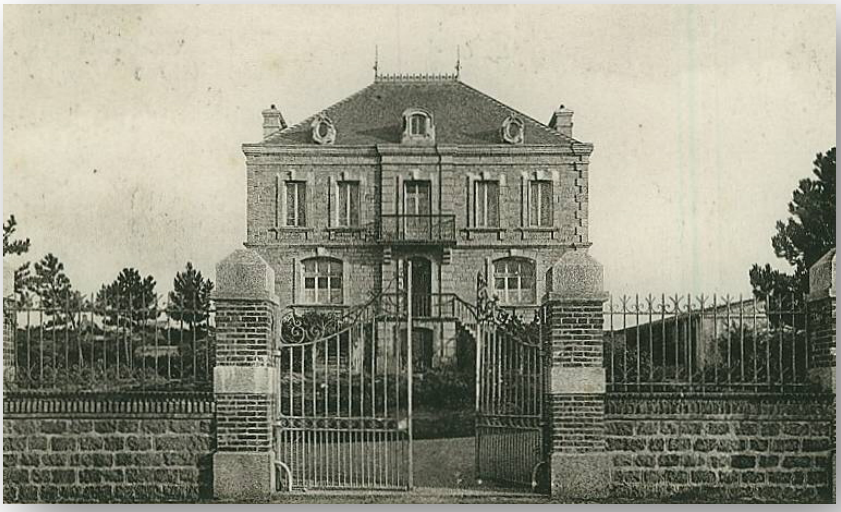
Micheline se trouve donc une nouvelle fois en vacances chez ses grands-parents, lorsque survient le 3 septembre 1939, la déclaration de guerre avec l'Allemagne. On décide que la petite fille ne rentrera pas à Courbevoie et qu'elle restera, le temps nécessaire, à l'abri, au hameau es Renouf. On l'inscrit aussitôt à l'école de Fermanville pour l'année scolaire 1939-1940, en classe de 9ème. Son institutrice s'appelle Madame Lesoimier. C'est une classe unique, où chaque rangée d'enfants correspond à une section. Depuis la maison, Micheline

doit faire pas moins de 4 kilomètres aller et 4 kilomètres retour à pied pour rejoindre sa classe, située en face de l'église, au Tôt de Haut.
L'hiver 1939-1940 est particulièrement rigoureux, et c'est en sabots rouges et houppelande marron glacée que Micheline traverse la neige épaisse pour atteindre son école. Bien des années plus tard, elle se souviendra que le 24 décembre de cette année-là, son grand-père Baptiste fit des bruits dans la cheminée pour lui faire croire à l'arrivée du Père Noël. Comme beaucoup d'enfants à l'époque, elle reçut à cette occasion une orange mais aussi un joli nécessaire à couture en argent.

L'arrivée des Allemands. Le 19 juin 1940, Micheline et sa grand-mère Marie rendent visite à une grand-tante, Pauline Renouf, qui habite une petite maison devant le Café Perazzi. « Écoutez ! Écoutez ! C'est les Anglais qu'arrivent ! » s'écrit la grand-mère en entendant le vrombissement d'une colonne de véhicules. Mais il s'agit des moteurs des motos allemandes qui descendent depuis le Tôt de Haut. Les Allemands sont à Fermanville !
La petite Micheline est effrayée car on lui a dit que ces gens-là coupent les mains et les seins des femmes… Et voici que les occupants sonnent maintenant à la porte ! Lorsque ces dames leur ouvrent, ils mettent toute la maisonnée en joue et demandent d'une voix sévère où sont les hommes. Ceux de la famille, leur explique-t-on, sont partis à la pêche. Un officier allemand décide alors d'aller à leur rencontre. Les ayant trouvés, il ramène sur sa moto le grand-père Baptiste. Constatant que l'homme n'est plus très jeune, il décidera finalement de le laisser tranquille. On apprendra plus tard que les Allemands cherchaient ce jour-là des marins qui s'étaient cachés au sémaphore. Mais ceux-ci avaient eu le temps de s'enfuir.
Quoiqu'il en soit, suite à cette péripétie, ayant appris que les Allemands entendaient réquisitionner toutes les armes de la commune, Baptiste prend soin d'enterrer soigneusement son fusil de chasse dans le jardin.

« Filou ! ». Au cours des semaines qui suivent, les Allemands prennent leurs quartiers dans le village. Micheline les voit régulièrement venir chez sa grand-mère pour acheter des œufs. Cette dernière dit préférer les vendre à eux parce qu'ainsi, elle les vend plus cher ! De son côté, pour s'amuser, Micheline vend pour 5 francs à qui est prêt à les lui acheter, des pommes acides, pas mûres, du jardin de son grand-père. Un jour, Fritz, un officier allemand d'une cinquantaine d'années, lui en achète. La vente faite, Micheline s'éloigne et redescend la rue, quand elle entend du haut de celle-ci, l'officier s'écrier avec un fort accent d'outre-Rhin : « Ah ! Filou ! ». Plus tard, Fritz racontera l'affaire au grand-père Baptiste : « Micheline : filou. Vend pommes dures ! ». Mais ce sera plutôt pour s'en amuser. Car Fritz se laisse facilement attendrir, ayant une fille de l'âge de Micheline qui vit avec sa mère en Allemagne. Un autre jour, devant les grands-parents de Micheline, le même Fritz crache sur la photo d'Hitler placée dans son portefeuille. Il faut savoir que tous les soldats allemands étaient obligés de porter sur eux cette photo, qu'ils approuvent ou non leur Führer.

Bons ou méchants ? Un jour, vers le lavoir, un Allemand muni de sa mitraillette fait tomber de son camion un beau pain noir. La grand-mère Marie ordonne aussitôt à Micheline : « Ramasse le pain ! ». Ce qu'elle fait, en le donnant au soldat qui le lui arrache sèchement des mains, sans même la remercier. Ce mépris la choque mais elle se retient de réagir ouvertement.



La Villa Saint-Charles, devenue la *Kommandantur* de Fermanville. Micheline racontait qu'il était arrivé à un soldat allemand, sans doute ivre, de tirer en direction de la foule : on disait que pour le punir, ses compatriotes lui avaient donné des coups de fouet dans le cagibi de la *Kommandantur*.

Avec le culot que lui autorise son âge, Micheline n'hésite pas à se rendre dans une ferme située derrière la maison de ses grands-parents, au Val Bourgin, où sont logés des officiers allemands. Ils ont de beaux chevaux et les bouteilles de champagne sont en abondance. Il arrive qu'ils prennent l'enfant sur leurs genoux. « Tu me donnes du tabac pour mon pépère ? » leur demande-t-elle. Ils lui en offrent volontiers, ainsi que quelques bonbons. Elle aura même droit une fois à un cigare. Un jour, elle les voit manger une espèce de goulache (pâtes, tomate, viande) et demande à en goûter. Ayant apprécié, elle viendra tous les jours en chercher avec un broc pour nourrir… le chien ! Une autre fois, elle aperçoit une jolie bague au doigt d'un Allemand : « Où t'as eu ça ? » demande-t-elle. Il lui explique qu'il a dû la cisailler pour la prendre sur la main d'un homme en Belgique. Elle avait très bien compris qu'il s'agissait d'un mort.

Le retour à Courbevoie. Au terme de cette année scolaire passée à Fermanville, Micheline part retrouver ses parents en région parisienne. Elle ne reviendra pas chez ses grands-parents de toute la durée de la guerre. Elle les reverra cependant en mai 1942, lorsque ces derniers feront le déplacement à Courbevoie pour assister à sa communion solennelle. Et puis, durant tous ces mois, sa grand-mère Marie lui enverra régulièrement des colis de crêpes confectionnées par ses soins. Le grand-père Baptiste, lui, ne pourra plus aller pêcher : dès 1940, le bord de mer est interdit au public et, au printemps 1942, les Allemands commencent à construire le Mur de l'Atlantique. La plage se métamorphose en champs de mines, barbelés et chevaux de frise. Il se dit pourtant que le grand-père aurait transporté du ravitaillement entre Cherbourg et l'Angleterre…



A Courbevoie, Micheline est placée à l'école libre de Sainte-Geneviève. Dans la cour de récréation, les enfants ne se privent pas de se moquer de son patronyme, en lui jetant des « Renouf, tu renifles ! ». Elle apprend à nager toute seule dans la « piscine bleue », un carré de planches à l'air libre, installé dans la Seine au niveau du pont de Courbevoie, où elle se rend en vélo. C'est elle qui, plus tard, sur la plage de la Mondrée à Fermanville, apprendra à nager à ses cousins.

Caché au grenier. Depuis 1941, Léon, le père de Micheline, est forgeron à la Société Industrielle de l'Ouest Parisien. Le voici bientôt « désigné » pour aller travailler un an en Allemagne dans le cadre du Service du travail obligatoire (STO). Le 23 janvier 1943, Micheline et sa mère l'accompagnent à la gare de l'Est pour un départ dont il s'efforce de voir les avantages : cela va lui permettre de voyager. Ce qui lui manquera le plus, dit-il, c'est son marché du dimanche ! Mais lorsqu'il rentre en permission le 31 août, Léon a changé de point de vue : il ne veut plus repartir. Ce qu'il a vu « là-bas », l'en a dissuadé. Il raconte notamment que les femmes russes étaient contraintes de se tenir à quatre pattes sous les tables, tandis que les Allemands leur donnaient à manger comme à des chiens. En refusant de repartir, Léon devient de facto un réfractaire. Il se cache dès lors dans le grenier de l'immeuble et la petite Micheline doit rester manger assise sur l'évier en grès près de la fenêtre, pour surveiller la cour et prévenir d'une éventuelle descente de la Gestapo. Celle-ci fait effectivement un jour un passage, accompagnée de la police française. La concierge de l'immeuble, qui n'est autre que la tante Corbin (née Lemieux), invente une histoire : le couple a divorcé, explique-t-elle, et Léon n'est depuis jamais revenu. L'alerte a été chaude : Léon décide de prendre durant quelque temps une chambre à l'hôtel et se fait faire de faux papiers d'identité, sous le nom de Léon Renoir. C'est désormais la seule paie de Berthe qui fera vivre la famille.

Le règne des rutabagas. Le rationnement oblige à la débrouille. Tout le monde dans l'immeuble cultive dans des bacs posés sur les balcons et sur les rebords des fenêtres, tout qu'il est possible de faire pousser. Chez les Renouf, le café a été remplacé par la chicorée ou des infusions d'orge grillée, et ce sont les rutabagas et les tubercules de topinambours cuits à l'eau qui servent désormais d'alimentation de base (Micheline en gardera à jamais un profond dégoût). La petite fille accompagne régulièrement son père et son oncle Georges

Lemieux à Pontoise. On en ramène, sur la guimbarde des vélos, des pommes de terre, des carottes et des poireaux qui améliorent singulièrement l'ordinaire.



Micheline le 6 mai 1942, lors de sa communion solennelle, entre sa tante Corbin née Lemieux et sa grand-mère Ernestine Lemieux, une Buhot de Valcanville. Les grands-parents Renouf ont bien sûr fait le déplacement depuis la Manche !

La peur des bombardements. Le 15 septembre 1943, Courbevoie est bombardée. La commune possède en effet de nombreuses usines qui fournissent du matériel aux Allemands. Celles de Mazda et de Berliet sont sévèrement frappées. Alors qu'elle traverse la cour de son immeuble, un éclat d'obus en fusion tombe juste devant les pieds de Micheline. Elle n'est pas touchée. Lors d'un second bombardement le 31 décembre 1943, une bombe soufflante propulsera d'un coup Micheline et son père au bas de l'escalier, sans trop de dommage heureusement. Au total, ces deux bombardements feront 563 morts et 749 blessés sur les communes d'Asnières, Bois-Colombes, Courbevoie, Gennevilliers et Ivry.
Les bombardements sont une réalité à laquelle on peut se trouver à tout moment confronté. À chaque alerte, Micheline tremble de tous ses membres. Comme si elle emmenait ses « enfants » pour les protéger, elle transporte toujours avec elle son baigneur et sa poupée, ainsi qu'une petite valise en carton avec, à l'intérieur, une photo de Sainte-Thérèse et des habits de poupée. A l'école, on lui a fait apprendre à chanter « Maréchal, nous voilà ! ». Leur enseignant les oblige à entonner cet hymne, lorsque dans la rue, la classe se dirige au pas de course vers les abris. Mais à la récréation, c'est un tout autre refrain, alors très répandu et moins autorisé, que les petites élèves chantent ensemble : « On n'a jamais vu ça, Hitler en pyjama, et Mussolini, et Mussolini, en chemise de nuit ! », sur l'air de « On s'est bien amusés, on a bien rigolé, avec les pompons avec les pompons, avec les pompiers ».

Micheline aimait me raconter ses souvenirs. J'en ai pris note consciencieusement afin qu'ils lui survivent. Elle est décédée en 2014.

Frédéric Durand (fdurand33@aol.com)

*

Prisonnier des Allemands !

Georges et Michel Leblond avaient respectivement huit et cinq ans en 1942 – l'année où naquit leur petite sœur Mireille. C'est à cette époque que survint un événement qui devait marquer profondément les deux frères.

De Dunkerque à Tocqueville-les-murs, en passant par Cherbourg. La famille habitait en Seine inférieure, dans le village de Tocqueville-les-murs. La mère, Germaine, s'occupait du foyer et des enfants. Le père, prénommé Georges comme son fils aîné, était tout à la fois bûcheron, taupier, garde-champêtre et « tâcheron » (ouvrier payé à la tâche). Mobilisé en 1939, il avait été coincé fin mai 1940 avec son bataillon dans la « poche de Dunkerque » mais avait eu alors la chance, que tous n'eurent pas, de pouvoir être évacué vers l'Angleterre.



L'évacuation des troupes britanniques pendant la bataille de Dunkerque

Il n'allait cependant pas rester longtemps de l'autre côté de la Manche : une dizaine de jours à peine après posé le pied sur le sol anglais, ses camarades et lui recevaient l'ordre de réembarquer pour Cherbourg, avec l'objectif de défendre cette ville contre l'offensive allemande qui la menaçait. Lorsque la cité du Nord-Cotentin tomba le 19 juin, ce fut la débandade parmi les troupes britanniques et françaises. Georges réussit à se faufiler entre les mailles du filet sans se faire capturer par les Allemands et ayant adopté des habits civils et acquis une bicyclette, il parcourut les 250 kilomètres qui le séparaient des siens.

Un avion en perdition. Un jour d'avril 1942, Georges était parti travailler. De son côté, sa femme Germaine, ayant appris que sa belle-sœur Simone Lemieux venait d'être maman d'une petite Ghislaine, elle était partie lui rendre visite au Bec-de-Mortagne, en compagnie d'Alice Aubry, la sœur de Simone, qui demeurait elle aussi à Tocqueville-les-murs. C'est ainsi que les enfants, le petit Georges et son frère Michel, étaient restés seuls pour la journée à la maison, sous la garde d'une voisine. Ils jouaient sous les pommiers de la cour.
Bientôt, la voisine s'éloigne de la maison pour rejoindre au bout de la rue l'attroupement des femmes du village qui, tickets de rationnement en main, attendent le « pain qui va passer » – autrement dit, l'arrivée, imminente, du boulanger ambulant. C'est à ce moment que le petit Georges entend au-dessus de sa tête un bruit de moteur. Il identifie tout de suite de quoi il

s'agit. Car il est désormais habitué au spectacle des combats aériens, qui sont fréquents par ici, et il est devenu expert pour reconnaître les appartenances des différents avions qui « se bagarrent ». Cette fois-ci, pourtant, il n'y a qu'un seul appareil visible dans le ciel : c'est un anglais, qui semble mal en point, volant très bas avec apparemment de grosses difficultés. Soudain, son hélice s'arrête de tourner, et son moteur se tait. Un étrange silence se fait. En le faisant planer, le pilote parvient à poser plus ou moins en douceur son appareil dans un champ de blé… à quelques centaines de mètres de la maison ! (les gens du village diront plus tard que cet aviateur était sans doute en train de photographier la rampe de lancement des fusées de V1 en construction sur la commune – évoquée aussi plus haut, dans le témoignage d'Yves Lemieux –, lorsque la DCA allemande l'a abattu).
Georges et Michel s'élancent immédiatement vers l'appareil qui s'est immobilisé. De loin, ils voient le pilote s'en extraire, puis s'enfuir en courant en direction de la ferme de Mr Grisel, située non loin. En se rapprochant encore, ils peuvent constater que l'avion n'est pas trop endommagé mais qu'il n'a pas pu sortir ses roues : l'atterrissage s'est fait sur le ventre, laissant dans le champ l'empreinte massive de sa glissade. Premiers arrivés auprès de l'appareil encore fumant, Georges et Michel voient bientôt accourir vers eux le groupe des femmes qui attendaient le boulanger (parmi lesquelles, la voisine censée les garder), rejoint bientôt par d'autres voisins. Et puis soudain, ce sont des soldats allemands qui apparaissent à l'horizon ! Georges prend alors le parti de s'enfuir à toutes jambes, en exhortant son petit frère à le suivre. Mais Michel préfère se diriger vers la présence pour lui rassurante de la voisine censée le garder.

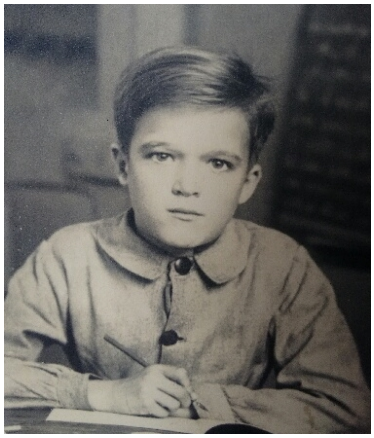


Les otages. Mal lui en prend : découvrant que le pilote s'est enfui, les Allemands décident de faire prisonniers, au titre d'otages, tous les badauds présents autour de l'avion. Michel, du haut de ses cinq ans, se retrouve ainsi pris au piège ! Les ouvriers agricoles qui travaillaient dans les champs alentours sont à leur tour faits prisonniers et contraints de rejoindre le groupe des otages. Puis celui-ci est conduit sous bonne garde à la barrière de la ferme Grisel, où l'ordre lui est donné de stationner. Pendant ce temps-là, les soldats allemands se mettent à fouiller de fond en comble la ferme. Un officier annonce aux prisonniers : « Si on ne retrouve pas cet Anglais, vous serez tous fusillés ! ».

Mais voici que la bonne de la ferme sort de celle-ci et va au-devant du groupe des prisonniers. Elle leur explique qu'elle a vu le pilote anglais en fuite et qu'elle lui a donné une veste de Mr Grisel (lequel est absent aujourd'hui) pour remplacer son gilet d'aviateur. Il voulait à tout prix une bicyclette (dans l'espoir, dira-t-on plus tard, de rejoindre un village où il savait pouvoir bénéficier de l'aide d'un réseau de la Résistance spécialisé dans le sauvetage

des aviateurs). Mais aucun vélo n'a pu être trouvé, et bientôt, c'était trop tard : la ferme s'est trouvée encerclée par les Allemands. La bonne dit ignorer où le pilote, alors, s'est caché.

Emmené on ne sait où. Michel se souvient d'avoir soudain entendu claquer des coups de feu. Puis des soldats allemands sont revenus de la ferme, l'air satisfait, et ont dit que plus rien ne s'opposait à ce que les prisonniers soient libérés. La voisine chargée de le garder a alors emmené le garçonnet avec elle, et tandis qu'avec le cortège des autres ex-otages, ils traversaient la ferme, Michel se souvient d'avoir vu, devant la porte d'entrée du bâtiment principal, le pilote anglais allongé par terre. Il était vivant mais il avait pris une balle dans la cuisse. Il s'est dit par la suite qu'il s'était caché dans le cellier, derrière des barriques, où les Allemands l'avaient découvert et lui avaient tiré dessus. Il fut installé dans une « vachère » (une remorque tractée par un cheval, faite pour transporter une ou deux vaches) et emmené on ne sait où par les Allemands.



Michel à l'âge de onze ans.

Michel et Georges ne se souviennent pas de la façon dont leurs parents les accueillirent au soir de cette journée où la curiosité et l'excitation s'étaient mues progressivement en frayeur et en angoisse. Eurent-ils droit à une bonne trempe ou bien au contraire, furent-ils embrassés comme des miraculés ? Ou peut-être les deux en même temps ? Quant à la voisine qui avait été chargée de les garder, nul doute qu'elle ne fut pas félicitée.

Ecrit grâce au témoignage oral de Michel Leblond (mi.leblond@wanadoo.fr)

*

« Dans l'insouciance de l'enfance… »

Michel Le Mieux était né en 1936 à Tourlaville, dans l'agglomération de Cherbourg. Durant la guerre, lui et son petit frère René furent élevés en grande partie par leur tante et leur grand-mère paternelle, non à Tourlaville, mais au Vast, situé à une vingtaine de kilomètres, où la famille avait choisi de s'installer, après que Cherbourg était tombée aux mains des Allemands. Avec le recul, Michel considérait avoir eu beaucoup de chance d'avoir vécu la période de l'Occupation à la campagne, relativement loin du danger des bombardements

alliés qui pesait en permanence sur Cherbourg et son arsenal, et entouré d'une solidarité familiale qui rendait le quotidien moins dur.

Michel nous a quittés le 1er janvier 2020[1]. Le récit qui suit est fondé sur les souvenirs qu'il avait rédigés en 2009.



Michel fin 1939 : la guerre est déclarée

L'absence d'une mère. Michel avait trois ans et demi et son frère René, quelques mois à peine, lorsque le 10 janvier 1940, fut prononcé le divorce de leurs parents. Leur père ayant obtenu leur garde, les enfants seront élevés par leur grand-mère paternelle, Augustine, et leur tante Jeanne. Dès lors, Michel ne reverra que très peu sa mère, qui décédera en juin 1941. « J'ai peu connu ma mère, expliquait-il. Le souvenir que j'ai d'elle est celui d'une grande dame vêtue d'un manteau noir qui m'attendait au pied d'un escalier pour m'emmener en promenade ». Et il ajoutait pudiquement : « Il est évident que, même si l'on est entouré de tendresse, l'absence d'une mère laisse un vide ».

La prise de Cherbourg par les Allemands. En ce début d'année 1940, la guerre a beau avoir été déclarée depuis déjà quatre mois, l'offensive allemande n'a toujours pas débuté. C'est la « drôle de guerre ». Michel se rappelait qu'à cette époque, les services de la défense passive demandèrent à la population cherbourgeoise de creuser, dans les jardins, des tranchées d'une profondeur d'un mètre pour constituer des abris, consolidés à l'aide de sacs et de bidons remplis de sable. « Je me souviens avoir regardé mon père et mes oncles réaliser cet abri à l'efficacité douteuse ». La petite casemate allait néanmoins bel et bien servir, dès lors qu'en juin 1940, sur la lancée de leur percée fulgurante au cœur du territoire français, les troupes allemandes étaient aux portes de Cherbourg, dont elles pilonnaient massivement l'arsenal et l'usine Amiot. Le 5 juin, « en pleine nuit, les sirènes d'alerte retentirent. Ma tante Jeanne nous emmena, René et moi, suivis de tout le reste de la famille, dans ce trou creusé à

[1] Voir plus loin dans ce Bulletin, l'hommage qui lui est rendu.

50 mètres de la maison. L'angoisse et la peur, attisées par le bruit des bombes, étaient au rendez-vous ! ».

Déménagement à la campagne. Le 19 juin, Cherbourg capitule. On décide alors qu'il est préférable de déménager au Vast, un petit village situé à une vingtaine de kilomètres, où on a de la famille. « Le voyage s'effectue en deux temps, par le train Cherbourg-Barfleur, le *Tue-vaques* comme on l'appelait, qui desservait toutes les villes de la côte.



Le *Tue-Vaques* franchissant le viaduc de Fermanville

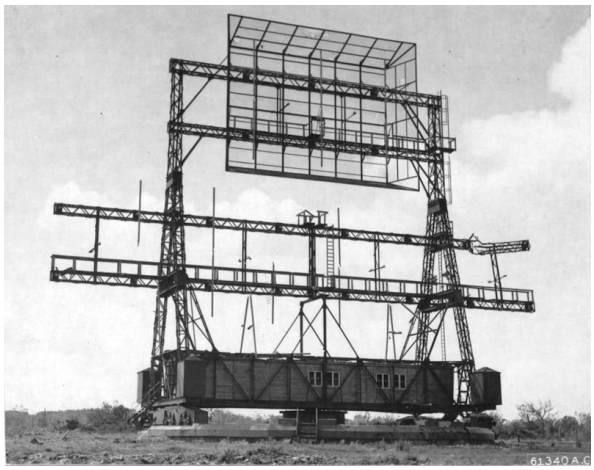
Arrêt à Saint-Pierre-Eglise, où nous couchons chez un neveu de ma grand-mère. Le lendemain, en route pour le Vast à pied. Je découvre le Vast, sa rivière, le moulin du Vast où vivait ma grand-mère maternelle Marie. Après avoir passé quelques jours chez cette dernière, nous partons pour le lieu-dit Famichon, où Pierre, le frère de ma grand-mère, possédait une maisonnette. Elle était inoccupée et assez délabrée, et la pluie entrait comme chez elle dans certaines pièces. Heureusement, ma grand-mère réussit à nous trouver un logement plus décent, loué par une voisine le long de la rivière de la Saire. C'est là que j'ai passé tout le reste de la guerre ».

Les Allemands. Fin 1941, environ 2000 Allemands s'installent dans le château du Vast et ses dépendances. « Là, le changement de décor fut radical : le couvre-feu est instauré, pas une lueur ne devait filtrer des maisons ; les patrouilles allemandes opéraient des rondes le soir, et l'on entendait le bruit des bottes et le « haili hailo haila » chanté par la troupe ». Malgré l'interdiction, les enfants, aux côtés de leur grand-mère et leur tante, passent les soirées d'hiver autour de l'âtre, où, se souvenait Michel, « le feu de bois rougeoyant amplifiait les lueurs de la lampe Pigeon ».
Il ajoutait : « Des faits datant de cette époque me reviennent à l'esprit : ma peur des Allemands, les propos de ma tante et de mon père face à leur comportement ». Et ce épisode marquant : « Un jour, au passage d'un officier allemand, mon frère, âgé de quatre ans, s'écrie « Sale boche ! ». Frayeur, pour ne pas dire panique dans la maison, à l'arrivée de l'officier venu en faire la remarque à ma grand-mère ». Et cet autre encore, à l'école cette fois : « Un officier allemand vint un jour s'entretenir en pleine classe avec notre instituteur.

J'ai compris qu'il était question de certains enfants, dont je faisais partie. J'ai eu peur. Qu'avaient-ils dit ? Plus tard, j'ai su que l'officier s'interrogeait sur la présence de notre famille au Vast : à l'époque, les réfugiés étaient censés se diriger vers le Loiret. Le maître avait fait comprendre à l'officier suspicieux que notre famille était originaire du Vast. Ouf ! Nous avions eu chaud ! ».

Seuls avec Augustine. Le père de Michel ne demeurait au Vast que durant le weekend. En semaine, il lui fallait regagner Tourlaville, car en tant qu'ouvrier à l'arsenal, il était réquisitionné par les Allemands. Ses oncles se trouvaient dans la même situation. En outre, au début de 1942, Pierre, le fiancé de sa tante Jeanne, mobilisé dans la marine en 1939, revint d'Allemagne où il était jusqu'alors en captivité : ils se marièrent en juin et s'installèrent rue de la République à Tourlaville, Pierre reprenant son emploi d'électricien à l'arsenal. Dès lors, Michel et son frère René demeuraient seuls, en semaine, avec leur grand-mère Augustine. Chaque vendredi, leur tante et leurs oncles et père revenaient au Vast à bicyclette, avant de repartir le lundi.
Michel se souvenait que durant ces deux jours passés chaque fin de semaine au Vast, son père mettait à profit ses compétences de chaudronnier pour proposer aux fermiers des alentours ses services en matière de réparation de bidons et de seaux. Il se faisait payer en nature : un peu de beurre, et parfois même, un poulet ou un lapin. De son côté, son oncle Pierre avait mobilisé son savoir-faire d'électricien pour installer dans la maison un poste à galène qui permettait d'écouter, entre autres, Radio Londres.
Durant la semaine, Michel n'était pas abandonné à lui-même : il allait à l'école des garçons du village, située sur la route de Valcanville en face de celle des filles. Pour ce faire, il lui fallait parcourir matin et soir un peu plus d'un kilomètre, en galoches. La classe unique était dirigée par Monsieur Manoury : « Je me souviens de cette classe et de ses deux grandes fenêtres qui donnaient sur la route, ainsi que de la cour de récréation avec son préau. C'est là que j'ai appris à lire, et à compter, avec des buchettes ; c'était les grands du certificat d'étude qui nous prenaient en charge ».

Les bombardements. A quelques kilomètres du Vast, dans le petit village de La Pernelle, situé sur une hauteur, les Allemands avaient installé un puissant radar, que les alliés bombardaient régulièrement.



Le radar construit par les Allemands à La Pernelle en 1941

Un épisode avait marqué Michel à ce sujet : « Au cours d'un de ces raids, une bombe est tombée dans le champ qui se trouvait en face de notre maison, sans exploser. Bien qu'elle ait soulevé un énorme nuage de poussière, ma grand-mère, qui était occupée à laver le linge au bord de la rivière, n'avait rien entendu ! C'est mon oncle qui, comprenant le danger, a éloigné ma grand-mère de la bombe et l'a ramenée à la maison. Sans quoi elle aurait sans doute continué tranquillement son ouvrage ! ».
Michel apprit un peu plus tard qu'une autre bombe était tombée, en leur absence fort heureusement, sur la maison qu'occupaient à Tourlaville son oncle Ernest et sa tante Désirée, et qu'elle l'avait entièrement détruite : « ce fait vint se greffer sur mon angoisse quotidienne ».

Le bilan de l'Occupation pour Michel. Comme il l'expliquait en 2009 : « Pour moi, la vie durant la guerre s'est écoulée dans l'insouciance de l'enfance, malgré certaines peurs et l'ambiance générée par la crainte des lendemains incertains. Certes, il y avait les restrictions alimentaires et notamment le rationnement du pain, mais la débrouillardise, la connaissance du monde rural et la solidarité familiale ont fait que je n'ai jamais vraiment souffert pendant cette période ».



Michel à l'âge de 4 ans

*

Peurs enfantines

L'un des plus anciens souvenirs de Colette Lemieux date de 1943. Sa famille vit dans l'Eure, à Caumont, un petit village qui domine les boucles de Seine en aval de Rouen. Son père, distillateur, est propriétaire d'une cidrerie. La famille habite une grande maison avec un beau jardin – suffisamment grande pour qu'elle attire l'attention des Allemands…

<u>La rhubarbe</u>

Le vert pays de mon enfance est un petit village de Normandie perché sur la falaise qui domine une boucle de la Seine. Cette région sera un peu plus tard l'objet de bombardements intensifs : car c'est la guerre.
Mais que peut signifier le mot « guerre » pour une enfant de quatre ans et demi ?
Par ce beau printemps de 1943, mon occupation principale est de descendre jouer dans le jardin. Il s'étend devant la grande maison blanche, baignée de lumière. Grand jardin d'autrefois divisé en quatre carrés par deux allées bordées de roses, d'arbustes fruitier, et d'une grande rhubarbe qui pousse à leur croisement .
C'est mon domaine : je peux y courir, chantonner, sautiller, me cacher, grappiller. J'en connais les moindres recoins. C'est tout un univers de plantes odorantes, de roses, de fruits juteux, de chants d'oiseaux ; un monde bruissant de vies secrètes : des abeilles affairées, des papillons insaisissables, des chenilles de velours, des limaces rouges et molles comme du caoutchouc ; et les taupinières ! Un grand mystère non élucidé !
Pendant que mon frère et ma sœur plus âgés sont à l'école du village, je suis à l'école de la nature, et j'y suis comme à la fête. Une école où il n'y a que des récréations !

Un jour, un officier allemand se présente à la maison. Et après l'avoir visitée, réquisitionne une pièce du rez-de-chaussée, la plus belle de la maison, pour y loger trois soldats. Cette pièce – un grand salon – a une porte qui s'ouvre sur le jardin.
C'est ainsi qu'un matin où j'explore un coin reculé de mon petit « paradis », un bruit de voix inconnues parvient à mes oreilles : deux soldats descendent les marches du perron et commencent leur promenade dans l'allée.
Voilà ma retraite coupée ! Impossible de remonter vers l'entrée de la maison sans passer devant la façade. Comment m'échapper ?
Alors, je cours à la rhubarbe, je me jette dedans et les larges feuilles se referment au-dessus de ma tête.



Les soldats descendent l'allée, devisant et fumant. Les voilà ! J'entends des paroles étranges. Je me fais toute petite…
Ouf ! Ils passent devant la rhubarbe sans s'arrêter.
A travers ses hautes tiges rouges, je ne vois d'eux que deux paires de bottes noires et luisantes, qui vont et viennent, à hauteur de mes yeux. Blottie sous les feuilles, j'attends le moment de ma délivrance, le cœur battant. Comme ce temps me semble long !
Quelle chance de n'être pas plus haute qu'une rhubarbe !
Enfin, les allées et venues cessent. Toujours devisant, les promeneurs, ignorant ma présence, remontent le perron et disparaissent dans le salon.
L'alerte n'a duré que le temps d'une cigarette.
Le jardin retrouve sa paix et je cours vers ma maison et maman dont j'entends les appels : « Mais où est-elle encore cachée, cette sauvageonne ? ».
Vous le comprenez : j'ai gardé une grande sympathie pour la rhubarbe. Elle reste le fleuron d'un jardin qui, malgré la guerre, a ensoleillé mon enfance !

<u>L'exécution</u>

La guerre s'intensifie en Normandie, nous la vivons au quotidien. La résistance se manifeste un peu partout en France. J'ai quatre ans et demi, j'écoute et j'entends. A table, mon père raconte :
_ Il y a eu des représailles dans un village. Ils ont pris des otages, des hommes de tout âge, et ils les ont exécutés.
_ Exécutés, mais comment ? demande mon frère.
_ Eh bien, ils les ont mis devant un mur et ils les ont tués d'une balle de fusil, répond papa qui, joignant le geste à la parole, mime la scène.
Pour être plus explicite, il se sert de ses deux index, recroquevillant le droit à hauteur de son œil et pointant le gauche en avant.
_Voilà !, conclut-il, c'est comme ça qu'ils sont morts !

Quelques jours passent. Maman annonce :
_ Pour avoir les cartes d'alimentation, il faut déclarer les enfants. Demain, j'irai faire photographier « la petite » (c'est moi).
La photographe ? C'est en même temps la mercière, dans le village d'à côté. C'est à deux kilomètres à travers champs, où maman roule ma poussette avec difficulté, avec beaucoup de cahots….
Nous y parvenons enfin.
_ Pour une photo, c'est trop sombre dans la boutique, dit la mercière. Venez plutôt dans la cour.
Nous sortons.
_ Où va-t-on se mettre ? demande maman.
_ Mettez-la DEVANT LE MUR ! ordonne la mercière-photographe.
Et elle braque sur moi, à hauteur de son œil, une espèce d'engin bizarre que je n'ai jamais vu ! Alors je me mets à hurler, je quitte ce mur fatal, je me précipite contre maman, je m'agrippe à elle.
Une bonne demi-douzaine de fois, elles ont essayé de me remettre devant ce mur, devant lequel on s'obstinait à me laisser seule – et c'était bien la preuve pour moi que c'était

dangereux. Enfin, de guerre lasse, après beaucoup de persuasion, de menaces, de promesses, la photo a quand même pu se faire.
La voilà !



Colette Lemieux (frileuxlemieux@wanadoo.fr)

*

« Une vie « cachée » dont je ne mesurais pas les dangers »

L'enfance de Mona Penne-Lemieux fut plus inquiète que celle de nombreux enfants de son âge. Et pour cause : elle était juive, en un temps où cela constituait, pour les autorités, un crime puni de mort. Il fallait sans cesse se méfier, se faire discrète, se tenir aux aguets et le cas échéant, être prête à fuir ou à se cacher. Mais ces risques vécus au quotidien et l'angoisse qu'ils suscitaient ne parvinrent pas à priver la petite fille de moments de joie et du bonheur des amitiés.

« Le pays de la liberté ». Je suis née à Paris en 1937. Mes parents s'étaient mariés l'année précédente. Cousins éloignés, ils étaient tous deux issus d'une même famille originaire de Riga en Lettonie... et juive ! A cette différence près que mon père, Louis, employé de bureau à Paris, était Français, car né en France, tandis que Nina, ma mère, venait tout juste d'arriver de Lettonie. Elle ne parlait pas bien français. Mais la France, elle la voyait comme « le pays de la liberté », un pays où elle pensait pouvoir bâtir sa vie.



Mona à l'âge de six ans, aux côtés de Nina, sa maman.

L'installation à Auch. Quand en septembre 1939, la guerre éclata, mon père fut mobilisé. Quelques mois plus tard, alors qu'il était toujours sous les drapeaux, une grave jaunisse faillit l'emporter. Pour sa convalescence, il fut envoyé en repos à Auch, dans le Gers – un endroit dont il ignorait absolument tout. Nous étions restées avec ma mère et ma grand-mère maternelle dans le Val-de-Marne, à Villecresnes, où nous habitions, avec mes grands-parents paternels, une grande maison. Fin juin 1940, la ligne de démarcation prévue par l'armistice qui venait d'être signée avec l'Allemagne allait entrer en vigueur. C'est pourquoi mon père proposa que nous le rejoignions au plus vite. C'est ce que nous fîmes en profitant d'un des tout derniers trains autorisés à passer en « zone libre ». Ma mère avait tenu à emporter avec elle, dans un grand sac noir, toute sa fortune : ses quelques bijoux, des photos de la Lettonie et du chocolat. Je n'ai gardé, je l'avoue, aucun souvenir de ce long et éprouvant voyage… J'avais 3 ans !

Grâce à la Croix-Rouge, nous avons été hébergées à Auch, chez une dame. Pendant deux ans, nous avons occupé la chambre de son fils, prisonnier de guerre, sans doute. La relation entre mes parents s'était rapidement détériorée. Bientôt, mon père décida de regagner Villecresnes et de reprendre à Paris son travail d'employé de bureau. Nous nous retrouvions donc seules à Auch. Ma mère travaillait de nuit à l'hôpital où elle faisait le ménage. Elle effectuait aussi des travaux de raccommodage (je me souviens encore de l'œuf en bois sur lequel elle reprisait les chaussettes des voisins). Quant à moi, j'apprenais le français à « Baba », ma grand-mère. Elle ne parlait que le yiddish et j'étais donc sa traductrice attitrée auprès des commerçants, quand elle m'emmenait faire des courses.



Mona en 1942 (à gauche)
dans la cour de l'école maternelle Sadi Carnot à Auch.

La fin de la « zone libre » et ses conséquences. En novembre 1942, à la suite du débarquement allié en Afrique du nord, les Allemands envahissent la « zone Libre ». Le port de l'étoile jaune, obligatoire pour les Juifs dans la « zone occupée » depuis mai 1942, ne sera pas exigé dans cette « zone libre » occupée. Mais le mot « Juif » y est désormais apposé sur les cartes d'identité et les cartes d'alimentation. Surtout, ce qui n'était alors qu'une rumeur inquiétante (la chasse aux Juifs) devient une menace bien réelle. Les « juifs étrangers », comme le sont ma mère et ma grand-mère, sont la priorité de la traque menée par les autorités françaises. Il nous faut quitter au plus vite la ville d'Auch, devenue trop dangereuse. Une employée de la préfecture nous conseille alors de nous installer à Pavie, petit bourg situé à quelques kilomètres. Elle nous y a trouvé une grande maison, entourée d'un jardin... le bonheur pour la petite fille que j'étais !
Commence une vie « cachée » dont je ne mesurais pas alors les dangers. Les enfants du village m'ont adoptée. Pour eux, je suis Mona, une copine de jeu. Ma mère continue de perfectionner son français. Pour ce faire, elle se rend souvent à Auch, à bicyclette, chez une libraire qui lui prête des livres. Un jour, je l'ai vue partir avec une énorme citrouille sur le porte-bagages... « Pour la remercier », m'a-t-elle dit.

Education religieuse. Septembre 1943. J'ai six ans. Je vais faire ma rentrée à l'école élémentaire. Lorsque nous étions à Auch, j'allais à la maternelle Sadi Carnot, une école publique. Maintenant que nous sommes à Pavie, ma mère m'a inscrite à l'école « libre » du village, une école catholique ! Catholique mais « libre », et pour elle, le mot « liberté » est rassurant. Je serai exemptée des cours religieux mais, à force de les entendre, à la fin de l'année, je deviendrai capable de réciter le « Notre Père » et le « Je vous salue Marie » ! Cette même année 1943, ma grand-mère « Baba » est morte. On l'a enterrée dans le cimetière d'Auch, non sans avoir fait venir de Toulouse – ce qui n'était pas sans risque pour lui comme pour nous – un homme qui se prétendait rabbin et qui récita le kaddish.

Les rafles. Insouciante comme on peut l'être à cet âge, je sens bien pourtant que la vie n'est pas normale. Il était souvent question de « rafles ». Certains soirs, au retour d'Auch, ma mère m'envoyait dormir chez nos voisins, des Alsaciens, réfugiés eux aussi mais qui n'étaient pas juifs. Elle leur confiait les quelques bijoux, le peu d'argent qu'elle possédait… et l'adresse de mes grands-parents paternels restés à Villecresnes, « au cas où elle aurait été déportée ».

Maurice. Au premier étage de la maison se cachait Maurice, réfugié Roumain, juif lui aussi et recherché comme « étranger ». Je l'avais surnommé « Potique » car je n'arrivais pas à prononcer correctement son prénom. C'était un très beau jeune homme et des plus débrouillard (avant novembre 1942, il avait organisé à Auch un petit trafic d'or et de bijoux qui avait amélioré sensiblement son ordinaire). Ma mère et lui se plurent et entamèrent une liaison qui allait se solder par leur mariage plusieurs années plus tard, une fois la guerre finie et mes parents divorcés. Il y a quelques années, Mme Polya-Somogyi, une historienne locale qui a travaillé sur le sort des Juifs sous le régime de Vichy dans le département du Gers, m'a appris que Maurice figurait à l'époque sur la liste officielle des convois de déportation planifiés par la préfecture. S'il avait été capturé, sans doute ne serait-il jamais revenu. C'est pourquoi il vécut durant treize mois d'affilée « confiné » dans sa chambre. Il ne sortait que la nuit pour prendre un peu l'air et il en profitait parfois pour arroser le jardin.



En 1943, avec Maurice, dans la cour de la maison de Pavie.

Il prenait aussi parfois le risque de sortir pendant la journée, mais dans ce cas, je devais monter la garde, surveillant l'allée du jardin et prête à crier « Potique ! Potique ! » : il se précipitait alors sous l'escalier. Un jour pourtant, il faillit bien se faire attraper par les gendarmes. Il réussit à leur échapper en se cachant dans la cave à charbon que lui avait ouverte un voisin, qui lui-même était un réfugié espagnol, ancien combattant républicain.
Une chose étonnante est que notre logis jouxtait celui d'une famille de miliciens. Je voyais les fils de la maisonnée entrer et sortir dans leurs uniformes bleu foncé, avec sur la tête leurs bérets caractéristiques, inclinés sur la gauche. Je suis persuadé qu'ils s'étaient bien aperçus de l'existence de Maurice. Ils savaient aussi sans doute que nous étions juives. Cependant, ils ne nous dénoncèrent pas.

Un danger permanent. Plusieurs fois, prévenue par son amie de la préfecture que s'organisaient des rafles de grande envergure, ma mère et Maurice prirent le large à bicyclette. Ils m'installaient dans une remorque avec quelques provisions. On allait ainsi jusqu'aux environs de Tarbes, à plus de soixante-dix kilomètres. Je ne saurais dire où exactement. Dans une maison en pleine campagne. On y restait quelques jours, le temps que les choses se calment.
Le danger resta permanent jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la Libération d'Auch, survenue le 19 août 1944. J'ai vécu ces longs mois avec prudence et méfiance. J'en garde pourtant de la nostalgie, tant il est vrai que je les ai vécus, entourée d'enfants qui sont devenus mes amis.

Mona Penne-Lemieux (mona.lemieux@hotmail.fr)

*

« C'est à l'école que j'ai passé mes meilleurs moments »

Âgé de trois ans en 1940, Jacques Lemieux a vécu la période de l'Occupation au Bec-de-Mortagne, un petit village du pays de Caux, en Seine-Inférieure, où ses parents – ouvriers agricoles – s'étaient installés après leur mariage, cinq ans plus tôt. La guerre était une chose lointaine, dont on était peu informé. Mais ses effets ne s'en faisaient pas moins sentir dans le quotidien – en matière d'alimentation en particulier. Durant ces années, à côté de la réalité du conflit armé, Jacques allait en découvrir une autre, qui changerait son existence : l'école.



Jacques en 1938, dans les bras de sa mère, Simone,
avec à ses côtés son père, Marcel.

J'avais 3 ans quand je découvris « mes » premiers Allemands. C'était en juin 1940. Je n'ai aucun souvenir personnel de cette journée mais à ce qu'on m'a dit et répété... il faisait beau

et, mon père mobilisé, nous étions, ma mère et moi, à Tocqueville-les-Murs, chez ma grand-mère Marie, qui avait refusé de quitter « sa maison », trop « vieuille », disait-elle, pour partir sur les routes « comme des gabatins ». Plusieurs camions ont traversé le bourg, chargés de soldats, souriants et jetant aux enfants des biscuits... peut-être empoisonnés ! C'est ce qui se racontait. « Faut se méfier des Boches ! » Alors... au cas où... pas question d'en manger !

Mon père démobilisé, la famille a regagné ses pénates (à pied, bien sûr) au Bec-de-Mortagne. Mes parents y avaient loué, dans le bourg, en contre-bas de la route de Fécamp, une très modeste maison : deux pièces, un cellier, une buanderie et son « bouillot » ; pas d'eau courante (on se contentait de celle de la citerne) ; pas de W.C., des latrines dans « la cabane au fond du jardin » ; mais, luxe suprême, l'électricité qui, quand elle n'était pas coupée pour cause de couvre-feu, éclairait chichement la cuisine-salle à manger et la chambre à coucher. C'était spartiate, il est vrai. Mais j'y ai néanmoins vécu une petite enfance heureuse… en dépit des années sombres de la guerre.

De cette longue période d'Occupation, j'ai gardé quelques souvenirs plus précis. Jamais l'odeur du pain ne m'a paru alors aussi délicieuse : les Allemands avaient installé au village une gigantesque boulangerie, censée alimenter les troupes cantonnées dans la région. Jour et nuit, ce parfum de fournil titillait nos papilles d'autant plus que, du pain, nous n'en avions guère : il y avait le pain noir « officiel » des tickets de rationnement mais, heureusement, il y avait celui de ma mère. A la fin de l'été, on allait glaner (à cette époque il n'y avait pas de moissonneuse-batteuse, on récoltait les céréales avec une bonne vieille faux et de l'huile de coude).



La moisson rentrée, les mamans et leurs enfants récupéraient les épis oubliés, que l'on égrenait à la soirée. C'est alors que j'intervenais ! Mon père avait cloué, sur un banc d'enfant, un moulin à café et, moi, à califourchon, je tournais, des heures durant, la petite manivelle et vidais soigneusement dans un tamis le minuscule tiroir quand il était plein. C'était fatiguant mais l'idée de déguster du pain blanc croustillant me dopait !

Je n'ai jamais mangé autant de « patates » que pendant ces années-là. Mon père en cultivait partout, sur le moindre lopin de terre qu'il trouvait à louer, souvent loin du village. Une partie de la récolte revenait au propriétaire, l'autre était pour nous. Moi, j'étais chargé des

doryphores, ces petites bestioles dévoreuses de feuilles, capables de vous dénuder un champ de pommes de terre en quelques jours.



Il fallait les saisir délicatement et les déposer dans une boite en métal. Quand elle était pleine, on les brûlait et ils grésillaient avec un bruit dont je me souviens encore. Chasser le doryphore, c'était sauver nos chères patates et aussi faire la nique aux Allemands qu'on appelait.. les doryphores !

De nouvelles cultures apparurent à cette époque dans les jardins : le rutabaga, ce drôle de navet jaunâtre ; le topinambour, aux racine biscornues et au goût d'artichaut. Ma mère nous les accommodait au mieux mais j'avoue ne pas en avoir gardé un souvenir nostalgique.

Du lait, nous n'en avons jamais manqué. Mon père, ouvrier agricole, louait ses bras, de ferme en ferme. Très souvent, il rentrait à la maison avec un broc rempli de vrai lait, généreusement crémeux (avec la « peau », ma mère nous cuisinait de délicieux gâteaux bien gras) et parfois quelques œufs ou « une demi-livre » de beurre, fraichement baratté, que je salais à pleine main et avec volupté.

De la viande, nous n'en mangions guère. De temps à autre, un bas-morceau dédaigné par les « verts de gris »... Plus souvent, un des lapins, qu'on élevait dans un clapier, la « cabille », bricolé par mon père et à qui j'étais chargé de fournir le « maquer » : panais, pissenlits, orties blanches. Un soir, il en manquait un. Je le retrouvais le lendemain dans mon assiette et le mangeais sans état d'âme !

En septembre 1943, ce fut ma première rentrée. J'avais 6 ans. L'école réquisitionnée et occupée par les Allemands, il avait fallu en installer une dans une laiterie désaffectée, à deux kilomètres du village. Chaque jour et quel que soit le temps, je devais faire deux allers-retours (bien sûr, il n'y avait pas de cantine !) pour m'y rendre, galoches aux pieds. Je n'ai guère de souvenirs de cette singulière (et sportive) année scolaire, sauf celui d'une maîtresse particulièrement teigneuse : pour corriger un élève dissipé ou bruyant, elle lui frottait les fesses avec une poignée d'orties (ce torche-cul était d'une redoutable efficacité !). A la rentrée suivante, elle n'était plus là : elle avait subitement disparu ! On ne l'a pas regrettée. Il y avait deux classes dans cette école improvisée, celle des filles et celles des garçons. Avec leurs murs gris, éclairées par de deux ou trois fenestrons, elles étaient lugubres. Pourtant, je m'y sentais bien, surtout l'hiver quand nous nous réunissions autour du poêle qu'entretenaient les « grands » : on y séchait nos capuchons trempés, on s'y réchauffait les

pieds, on y grillait quelques morceaux de pain. C'est cette année-là que j'ai appris à lire ; ça, je ne l'ai pas oublié !



Alors, en dépit du rationnement, commencèrent pour moi d'heureuses années. C'est avec impatience que j'attendais le retour en classe après des vacances passées dans les champs à arracher le lin, à le retourner avec une perche quand il était roui, à botteler la paille, à ramasser le foin, à alimenter la « machine à battre », à sarcler les « bettes ». C'est à l'école que j'ai passé les meilleurs moments de mon enfance.

Et la guerre ? En fait, je n'en ai connu que le quotidien de l'Occupation. Certes il y avait le couvre-feu, le bruit des bottes, les tickets d'alimentation, les endroits « verboten »… Mais au village, nous, les enfants, on s'y était habitué. Sans journaux, sans radio, nous étions coupés du monde. De la guerre, nous n'avions que des « on-dit » que nous écoutions d'une oreille distraite, sans en mesurer l'importance.
Une fois, pourtant, je la vis et l'entendis. Comme souvent, je me tenais à califourchon sur le mur de l'église. J'aimais cet endroit d'où je pouvais surveiller le « carreau », les allées et venues des soldats et des clientes de l'épicerie. Mais ce-jour-là, le spectacle était dans le ciel : j'assistais, sidéré, au combat de deux avions. Une balle ricocha sur le monument aux morts, une autre transperça le toit de l'église et moi, inconscient du danger, je restais figé. C'est l'épicière qui me fit rentrer. Je ne sais qui, de l'Anglais ou de l'Allemand, l'emporta mais ce dont je me souviens, c'est de la gifle que je reçus de ma mère en rentrant à la maison: elle avait eu si peur pour son « bézot » !
Au printemps 1944, elle se fit entendre, et voir, la guerre ! Pendant des nuits et des nuits se succédèrent les bombardements de la côte. Le ciel était illuminé d'un rouge sinistre. « C'est du côté du Havre.. mais ça pourrait nous arriver s'ils s'en prenaient à la boulangerie des Boches ! ». Une peur panique gagna rapidement le village. Il fallait prévoir un abri au cas où... Derrière la maison, mon père creusa une tranchée assez profonde et assez vaste pour y cacher toute la famille (nous étions cinq désormais). Il la recouvrit de fagots et de terre. C'était dérisoire, bien sûr et pourtant, dès que le grondement des avions se faisait entendre, on courait s'y abriter. Mon père se chargeait de l'intendance (des couvertures pour nous tenir au chaud, de l'eau pour nous désaltérer, la lampe à carbure pour nous éclairer). Ma mère veillait sur le dernier né, Christian (il avait quelques mois) et personnellement, j'avais en charge ma petite sœur, Ghislaine (elle avait deux ans). Un jour, dans la précipitation, je l'ai oubliée dans la maison, tout excité que j'étais par cette aventure. J'ai dû me faire remonter

sérieusement les bretelles... une gifle peut-être ? Quand s'achevèrent ces expéditions, j'en fus presque triste. C'était rigolo de dormir dans ce terrier !

Jacques Lemieux (lemieux.jacques@wanadoo.fr)

A retrouver dans le prochain Bulletin : le second volet de ce dossier, qui sera consacré à la période de la Libération et de l'immédiate après-guerre (1944-1947).